



Alexandre • Pyrrhus • TQ Flamininus

Par Plutarque

Image de couverture : *Entrée d'Alexandre dans Babylone ou Le triomphe d'Alexandre*, par Charles Le Brun (1665).

Alexandre • Pyrrhus • TQ
Flamininus

PAR PLUTARQUE

ADAPTÉ ET ABRÉGÉ

PAR MAEVA DAUPLAY

POUR LE PROGRAMME NOS JOURS DORÉS ANNÉE 8



Alexandre

*Roi de Macédoine,
Né l'an 356 avant notre ère.*

I. L'opinion la plus reconnue fait descendre Alexandre d'Hercule du côté de son père **Philippe**, et d'Achille du côté de sa mère **Olympias**. Il naquit l'an 356 avant notre ère, le même jour que le temple de **Diane** fut brûlé à **Éphèse**. Un auteur de l'époque fait sur cet événement une réflexion si froide, qu'elle aurait pu éteindre cet incendie : « Il ne faut pas s'étonner, dit-il, que ce temple ait été brûlé, Diane étant occupée ce jour-là auprès d'Olympias, pour la naissance d'Alexandre. » Tous les mages qui se trouvaient alors à Éphèse, persuadés que l'embrasement du temple était le présage d'un plus grand malheur, couraient dans les rues en se frappant le visage, en criant que ce jour avait enfanté pour l'Asie le fléau le plus redoutable. Philippe, qui venait de se rendre maître de **Potidée**, reçut vers ce même temps trois heureuses nouvelles : la première, que **Parménion** avait défait les **Illyriens** dans une grande bataille ; la seconde, qu'il avait remporté le prix de la course des chars aux jeux olympiques ; la troisième, qu'Alexandre était né. La joie que ces trois nouvelles lui causèrent naturellement fut encore augmentée par les devins qui l'assurèrent qu'un enfant dont la naissance concourait avec trois victoires serait lui-même invincible.

Alexandre fit connaître dès son enfance qu'il serait tempérant dans les plaisirs ; impétueux et ardent pour tout le reste, il était peu sensible aux voluptés et n'en usait qu'avec modération : au contraire, l'amour de la gloire éclatait déjà en lui avec une force et une élévation de sentiments bien supérieures à son âge. Ses amis lui demandèrent s'il se présenterait aux jeux olympiques pour y disputer le prix de la course : « Je m'y présenterais, leur dit-il, si je devais avoir des rois pour rivaux. » Il reçut un jour des ambassadeurs du roi de Perse, qui vinrent en Macédoine pendant que Philippe était absent ; il ne les quitta pas un instant et les charma par sa politesse ; au lieu de leur

faire des questions frivoles ou puériles, il s'informa de la distance où la Macédoine était de la Perse et des chemins qui conduisaient aux provinces de la Haute-Asie ; il leur demanda comment leur roi se comportait envers ses ennemis ; enfin, quelles étaient la force et la puissance des Perses. Les ambassadeurs, pleins d'admiration, ne purent s'empêcher de dire que cette habileté de Philippe, qu'on vantait si fort, n'était rien en comparaison de la vivacité d'esprit et des grandes vues de son fils. Aussi toutes les fois qu'on venait lui apprendre que Philippe avait pris quelque ville considérable, ou qu'il avait remporté une grande victoire, loin d'en montrer de la joie, il disait à ses compagnons : « Mes amis, mon père prendra tout ; il ne me laissera rien de grand et de glorieux à faire un jour avec vous. »

*

Un Thessalien amena un jour à Philippe un cheval nommé Bucéphale, qu'il voulait vendre treize talents. On descendit dans la plaine pour l'essayer ; mais on le trouva difficile, farouche et impossible à manier : il ne pouvait supporter la voix d'aucun des écuyers de Philippe et se cabrait contre tous ceux qui voulaient l'approcher. Philippe, mécontent et croyant qu'un cheval si sauvage ne pourrait jamais être dompté, ordonna qu'on l'emmenât. Alexandre, qui était présent, ne put s'empêcher de dire : « Quel cheval ils perdent là par leur inexpérience et leur timidité ! » Philippe, qui l'entendit, ne dit rien d'abord ; mais Alexandre ayant répété plusieurs fois la même chose et témoigné sa peine de ce qu'on renvoyait le cheval, Philippe lui dit enfin : « Tu blâmes des gens plus âgés que toi, comme si tu étais plus habile qu'eux et que tu fusses plus capable de conduire ce cheval. — Sans doute, reprit Alexandre, je le conduirais mieux qu'eux. — Mais si tu n'en viens pas à bout, quelle sera la peine de ta présomption ? — Je paierai le prix du cheval », repartit Alexandre. Cette réponse fit rire tout le monde ; et Philippe convint avec son fils que celui qui perdrait paierait les treize talents. Alexandre s'approche du cheval, prend les rênes et lui tourne la tête en face du soleil, parce qu'il avait apparemment observé qu'il était effarouché par son ombre, qui tombait devant lui et suivait tous ses mouvements. Tant qu'il le vit souffler de colère, il le flatta doucement de la voix et de la main ; ensuite laissant couler son manteau à terre,

d'un saut léger il s'élança sur le cheval avec la plus grande facilité. D'abord il lui tint la bride serrée, sans le frapper ni le harceler ; mais quand il vit que sa férocité était diminuée et qu'il ne demandait plus qu'à courir, il baisse la main, lui parle d'une voix plus rude, et, lui appuyant les talons, il le pousse à toute bride. Philippe et toute sa cour, saisis d'une frayeur mortelle, gardaient un profond silence ; mais, quand on le vit tourner bride et ramener le cheval avec autant de joie que d'assurance, tous les spectateurs le couvrirent de leurs applaudissements. Philippe en versa des larmes de joie, et, lorsque Alexandre fut descendu de cheval, il le serra étroitement dans ses bras. « Mon fils, lui dit-il, cherche ailleurs un royaume qui soit digne de toi ; la Macédoine ne peut te suffire. »

Et, comme il ne trouvait pas, dans les maîtres qu'il avait chargés de lui enseigner la musique et les belles-lettres, les talents nécessaires pour diriger et perfectionner son éducation, il appela auprès de lui **Aristote**, le plus savant et le plus célèbre des philosophes de son temps. Alexandre apprit de ce philosophe, non seulement la morale et la politique, mais encore le goût de la médecine ; car ce prince ne se borna pas seulement à la théorie de cette science, il secourait ses amis dans leurs maladies et leur prescrivait un régime et des remèdes. Il avait aussi un goût naturel pour les belles-lettres et portait jusqu'à la passion l'amour de la lecture et de l'étude. Homère était son auteur favori. « Ce sont mes provisions de l'art militaire », disait-il. Il voulut avoir l'Illiade corrigée par Aristote : ce divin poème était sans cesse entre ses mains ; le soir il le mettait sous son oreiller avec son épée. Lorsqu'il eut vaincu Darius, il trouva dans le butin une cassette magnifique ; il la réserva pour renfermer les œuvres d'Homère « afin, dit-il, que le plus bel ouvrage de l'esprit humain soit dans la cassette la plus précieuse du monde. »

Pendant que Philippe faisait la guerre aux **Byzantins**, Alexandre, qu'il avait laissé en Macédoine, chargé seul du gouvernement et dépositaire du sceau royal, quoiqu'il n'eût alors que seize ans, soumit les **Médares** qui s'étaient révoltés, prit leur ville capitale, les en chassa, mit à leur place de nouveaux habitants tirés de divers peuples et donna à la ville le nom d'Alexandropolis. Il se trouva à la bataille que Philippe livra contre les Grecs à **Chéronée** ; et ce fut lui, dit-on,

qui chargea le premier le bataillon sacré des **Thébains**. On voyait encore de mon temps, près du Céphise, un vieux chêne près duquel on avait tendu son pavillon, et qu'on appelait le chêne d'Alexandre. Ce fut dans le voisinage de ce lieu qu'on enterra les Macédoniens qui avaient péri à cette bataille. Tous ces exploits ne pouvaient qu'inspirer à Philippe un grand amour pour son fils ; et il était ravi d'entendre les Macédoniens donner à Alexandre le nom de roi, et à Philippe celui de général.



II. Alexandre n'avait encore que vingt ans lorsque son père fut assassiné par **Pausanias**. Il lui succéda, et son premier soin fut d'apaiser les nations voisines de la Macédoine dont une grande partie s'était, depuis la mort de Philippe, soulevée contre le joug qu'on leur avait imposé et regrettaient leurs rois naturels. Philippe, après avoir subjugué la Grèce, n'avait pas eu le temps de l'appivoiser et de l'accoutumer à sa domination ; il n'avait fait que troubler, que changer l'état des affaires, et les avait laissées dans une agitation violente. Les Macédoniens, qui redoutaient cette situation critique, conseillaient à Alexandre d'abandonner entièrement la Grèce, sans chercher à la soumettre par la force ; de ramener, par la douceur, les Barbares qui s'étaient révoltés, et de pacifier avec prudence ces dissensions naissantes. Mais Alexandre, suivant des conseils tout opposés, résolut de ne chercher que dans son audace et dans sa grandeur d'âme la sûreté de son empire, persuadé que, pour peu qu'il laissât affaiblir son courage, il exciterait contre lui un soulèvement général.